

## Mika Etchebéhère ou Micaela (Mika) Feldman ou Mika Feldman (de) Etchebéhère *Ma guerre d'Espagne à moi*

À lire absolument dans l'édition Milena, car pour 16 euros on a le livre de Mika Feldman Etchebéhère -indispensable comme témoignage de femme révolutionnaire et comme une autre approche de la guerre d'Espagne 1936 1939- et le documentaire *Mika, ma guerre d'Espagne à moi / mi guerra de España* Buenos Aires, 2013, qui mérite un commentaire à part.



*Mika, ma guerre d'Espagne à moi / mi guerra de España* est un long documentaire (77 minutes) récent qui s'appuie sur des photos de famille de Mika et de son mari Hipólito Etchebéhère, dont on retrouve une partie dans le livre. « Une chance incroyable car à Paris nous avons connu un couple ami de Mika qui avait cet album » explique un des deux réalisateurs Javier Olivera. L'autre apport de cet excellent travail utilise une longue interview de Mika en français (avec un témoignage saisissant sur l'abandon du PC allemand par l'URSS lors de l'arrivée au pouvoir de Hitler. Mika, sachant le yiddish et étudiant l'allemand sur place, était particulièrement consciente des événements). Il y a aussi un entretien en castillan. Et, indépendamment de la participation d'un neveu Arnold Etchebéhère qui a suivi les vingt dernières années de la vie de Mika, il y a des scènes de guerre filmées sur le vif près des fronts et avec les civils dans les décombres ou dans les rues. L'usage de ce matériel, explique Javier Olivera (un des deux réalisateurs) a servi de façon *narrative et non pas illustrative*. Nous nous sommes intéressés à des images qui parlent d'elles-mêmes, au-delà de la voix off. Il était important de donner un visage à l'horreur de la guerre.

Fito Pochat, l'autre réalisateur, est un neveu d'Hipólito et de Mika. Les deux auteurs ont redécouvert cette histoire comme un exemple de la conséquence entre les idées et l'action. Cristina Banegas, actrice, directrice d'un théâtre, chanteuse, enseignante d'art théâtral et auteure de livres pour enfants. Elle a déclaré qu'en lisant le livre de Mika Feldman Etchebéhère elle a été si fascinée par cette histoire que cela a été un grand honneur pour elle de pouvoir interpréter la voix de Mika pour ce documentaire.

Javier Olivera est réalisateur, scénariste et acteur et fils d'Héctor Olivera, grand réalisateur argentin de nombreux films dont plusieurs très engagés *La Patagonia Rebelde* 1974, *La noche de los Lápices* 1986.

Interrogés sur l'influence éventuelle sur leur documentaire du roman *La Capitana* d'Elsa Osorio, les deux réalisateurs réagissent de la même façon et Javier Olivera résume *C'est une manière de plus d'aborder l'histoire de Mika, mais elle ne nous a rien apporté.*

Les citations viennent d'une interview en castillan <https://www.cinestel.com/documental-mika-mi-guerra-de-espana/>

**Fille de Russes juifs fuyants les pogroms**, Mika Feldman est née à Moisésville en 1902 dans la province de Santa Fe en Argentine. Son père y enseignait le yiddish, puis il a ouvert un petit restaurant à Rosario. Chez elle, Mika entendait des récits sur les révolutionnaires échappés de Sibérie ou des prisons russes. Mika fait partie à 14 ans, avec d'autres jeunes femmes, d'un groupe anarchiste à Rosario. À partir de 1917 la révolution russe, puis en 1920 les luttes pour la réforme universitaire à Buenos Aires (où elle se trouve pour ses études odontologie) font qu'elle adhère au groupe féminin Louise Michel, de l'ALA (Alianza Libertaria Argentina) proche des anarcho-bolcheviks. Elle participe à la revue *Insurrexit* (1920-1921) qui réunit des étudiants anarchistes qui analysent les événements depuis leur position libertaire. Elle y rencontre Hipólito Etchebéhère et c'est le coup de foudre partagé jusqu'à la mort d'Hipólito sur le front près de Madrid en 1936 et aussi ensuite tant étaient forts les liens qui les unissaient.

En 1923, Hipólito et Mika (par ordre alphabétique) entre au PC argentin dans la tendance gauchiste qui s'oppose à l'adoption d'un programme minimum, genre celle du parti socialiste. Mika fait des conférences et entre dans le Comité communiste féminin en 1924. Lors du VII congrès du PC en décembre 1925, les gauchistes, dont Hipólito et Mika, sont expulsés. Cette tendance forme alors le PCO (parti communiste ouvrier), mais le couple y participe peu parce qu'il part en Patagonie avec un véhicule servant de cabinet dentaire ambulante.

Ils y font la connaissance de survivants du massacre des ouvriers agricoles grévistes en 1921 (Voir le livre d'Osvaldo Bayer *La Patagonie rebelle*, 1996). En 1931, le couple part en Europe, séjourne en Espagne, en France à Paris et, finalement, à Berlin en 1932. Hipólito et Mika prennent contact avec les gauchistes antistaliniens, animés par Kurt Landau, du PC allemand. Ils vivent l'ascension du nazisme. Ils retournent à Paris et participent au groupe « Que faire ? » et se lient d'amitié avec le couple trotskiste d'Alfred et Marguerite Rosmer (ex anarchosyndicalistes).

Hipólito et Mika tentent d'aller en Espagne lors de l'insurrection des Asturies en 1934, mais ils sont refoulés à la frontière. En 1935 Hipólito est soigné pour une tuberculose avancée. En 1936, sentant que des événements révolutionnaires peuvent survenir en Espagne, Mika part en mai et Hipólito en juillet, avant le putsch fasciste catholique. Ils entrent au POUM et le reste est dans le livre de Mika.

Ces informations sont tirées du *Diccionario biográfico de la izquierda argentina* [Dictionnaire biographique de la gauche argentine], d'Horacio Tarcus, Buenos Aires, Emece, 2007, pp. 207-209.

**Mika Etchebéhère, *Ma guerre d'Espagne à moi***, Arles, Actes Sud/Babel, série « Révolutions », 1998, 392 p.

Après avoir réédité en livre de poche notamment Jan Valtin, *Sans patrie ni frontières* (dans une version malheureusement expurgée), Daniel Guérin, *Front populaire révolution manquée* et Elisabeth Poretzki, *Les Nôtres*, le responsable de la série « Révolutions », manifestement bien conseillée, donne à (re)lire l'admirable livre de Mika Etchebéhère sur la guerre d'Espagne.

La préface de cette réédition étant plus un exercice littéraire d'ailleurs réussi – qu'une introduction historique apportant les compléments biographiques indispensables sur l'auteur, il convient d'en dire ici quelques mots. Née au début du siècle dans la province de Santa Fe en Argentine dans une famille de juifs russes ayant fui les pogroms, elle adhère dès quatorze ans au groupe anarchiste de Rosario. En 1920, alors qu'elle est étudiante à l'université de Buenos Aires, elle rencontre Hippolyte Etchebéhère, né de parents français d'origine basque, animateur du groupe et de la revue libertaires, *Insurrexit*.

Fasciné par la Révolution russe et, attiré par le marxisme, Hippolyte adhère au PC en 1923, sa compagne en 1925 et tous deux militent activement. Ils sont néanmoins exclus rapidement ; Mika en 1926 pour tendance anarchiste et activités fractionnelles.

Hippolyte et Mika décident alors de quitter l'Amérique latine pour quelques années afin de parfaire leur formation militante dans un pays européen de vieille tradition ouvrière. Après un bref séjour en Espagne, ils s'établissent à Paris et militent dans le groupe des Amis de *Monde*, l'hebdomadaire d'Henri Barbusse. Sous l'impulsion de leur secrétaire, René Lefevre, des groupes d'études sur le marxisme sont animés par Angelo Tasca et Lucien Laurat. Peu après, Hippolyte travaille avec ce dernier à la correction de l'édition Costes du *Capital*.

En novembre 1932, les Etchebéhère se rendent à Berlin pour suivre les cours de l'école du Parti communiste allemand et constatent le caractère profondément erroné de la politique suivie par les organisations ouvrières face au nazisme. Dès son retour en France, Hippolyte retrace dans deux articles remarquables de *Masses*, la revue de Lefevre, « la tragédie du prolétariat allemand » (rééd. Cahiers Spartacus, 1981). L'année suivante, il participe à la création du groupe et de la revue *Que faire ?* aux côtés de André Ferrat, Georges Kagan, Kurt Landau et Pierre Rimbert. Malade de la tuberculose, il passe six mois dans un sanatorium de l'Oise, puis, en mai 1936, décide de se rendre à Madrid où le climat sera plus favorable à sa guérison, mais aussi où se prépare le futur affrontement

révolutionnaire. Hippolyte et Mika rallient le POUM (Parti Ouvrier d'Unification Marxiste). Dès l'éclatement du soulèvement franquiste, le 18 juillet 1936, les Etchebéhère participent à la formation de la colonne motorisée du POUM, dont Hippolyte devient le responsable avant d'être tué au combat, le 16 août. Durant toutes ces années, Mika partage tous les combats et tous les engagements de son compagnon.

Le livre s'ouvre aux premiers jours de la guerre civile, peu avant la mort de son compagnon. On suit ensuite son itinéraire de combattante dans Sigüenza assiégé par les troupes franquistes son évvasion et son retour vers Madrid en quête d'un impossible secours ; son bref passage en France afin de témoigner des réalités de la guerre où elle est hébergée chez ses amis Marguerite et Alfred Rosmer ; son retour dans Madrid où elle combat en première ligne dans les tranchées du quartier de la Moncloa et où elle succède à Antonio Guerrero, grièvement blessé, à la tête de la 2e compagnie des milices du POUM ; puis la relève et le retour dans le secteur sensible de la Pinada de Humera, à quelques dizaines de mètres des positions fascistes ; enfin une nouvelle zone du front où elle décide de monter une bibliothèque et une école, avant un assaut mal coordonné et mal préparé qui voit son groupe décimé.

Au plus près de la réalité quotidienne, Mika Etchebéhère n'a pas besoin de longues analyses pour faire comprendre la politique contre-révolutionnaire des staliniens en Espagne, mais aussi pour faire revivre les militants qui ont fait la richesse humaine du mouvement ouvrier, connus comme les Rosmer ou, le plus souvent, anonymes comme ce docker marseillais de la CNT « pour qui l'anarchisme était un ordre de pureté, et l'internationalisme révolutionnaire un dogme absolu », ou comme les militants du POUM qui combattent à ses côtés.

Très vivant et profondément humain, le récit de Mika Etchebéhère est certainement un des meilleurs témoignages sur la guerre d'Espagne avec *Hommage à la Catalogne* de George Orwell (Ivrea) et les *Carnets de la guerre d'Espagne* de Juan Brea et Mary Low (Verticales).

C. J. Très bizarrement, je croyais que cette recension était parue dans *Les Temps Maudits*. Ce n'est pas le cas et si quelqu'un-e sait où a été publié ce texte, ce sera un plaisir que de le signaler ici.

## Les mémoires de Mika ou le récit sensible d'une vie de milicienne

2 janvier 2015 par [Lucie Heymé](#)

<http://www.autrefutur.net/Les-memoires-de-Mika-ou-le-recit>

"On aura tout vu. C'est une femme qui commande la compagnie et les miliciens qui lavent les chaussettes. Pour une révolution, c'est une révolution !" (Ernesto, dans *Ma guerre d'Espagne à moi*.)



(Mika et Hippolyte Etchebéhère)

Dans "*Ma guerre d'Espagne à moi*" [1], on est loin de ces récits héroïques où les heures de gloires et les coups de force coulent de pages en pages...

Mika y parle simplement de ses engagements politiques, initiés en Argentine, de sa

participation au front de Sigüenza avec le POUM [2] ou de ses combats ultérieurs. Avec humanité, elle évoque son amour complice pour Hippolyte, ses considérations sur l'art ou la sexualité au front [3]. Et puis, elle raconte ses liens d'amitié avec Cipriano Mera, l'un de ses mentors, qui interviendra lorsqu'elle sera incarcérée par la Guépéou...

### Hippolyte Etchebéhère

Sa rencontre avec cet homme sera, pour Micaela Feldman, celle d'une vie. Elle l'épousera, deviendra Mika Etchebéhère et lui succédera, à sa mort, sur le front espagnol en août 1936, en tant que capitaine d'une colonne poumiste. Son souvenir la suivra durant toutes les batailles qu'elle livrera en sa mémoire et pour la lutte révolutionnaire. À de nombreuses reprises, elle évoque son mari décédé quand elle ne se sent pas bien, quand elle est déprimée, apeurée ou tout simplement seule

Après la chute de la cathédrale de Sigüenza qui fut la bataille la plus importante et qui lui permit d'obtenir ses galons de capitaine, elle part récupérer des forces chez des amis à Paris. Elle explique alors que ne pas se souvenir ou du moins essayer de ne pas se souvenir de son mari est un rempart contre le laisser-aller :

*Après cela j'ai dressé un barrage aux souvenirs. Pour pouvoir vivre. Alors je suis vidée. Je n'ai que les pensées utiles à la guerre, les autres me sont défendues. Je ne dois pas lire car j'ai tout lu avec lui, ni regarder le ciel, ni aimer la montagne, ni me pencher sur une fleur, car tout cela appartient à notre vie à deux, à ce séjour où il me disait : "Il faut que nous ménagions notre amour. Nous achèterons moins de livres pour que tu puisses avoir une jolie robe. Tu te souviens de celle que j'avais dessinée pour toi lorsque nous nous sommes connus ? Maintenant tu n'as qu'une vieille jupe et ce manteau de garçon que Marguerite t'a donné ».*

*La politique avale toute notre vie, il ne faut pas qu'elle nous dévore.*

### Rencontre sur le front avec Mera

Quand elle rencontre Cipriano Mera sur le front, elle se rappelle ses premiers engagements vers l'anarchisme et le groupe féministe "Louise Michel" auquel elle adhère dès l'âge de 14 ans...

*Il incarne pour moi l'anarchisme intransigeant et austère qui m'a conduite à la lutte révolutionnaire sitôt sortie de l'enfance.*

Et lui, de faire le lien avec sa façon de penser, ce qu'elle ne nie pas :

*Mera : Avoue que tu aimes causer un brin avec tes anciens frères anarchistes. Toi, le communisme t'est resté à la surface, à l'intérieur tu restes anarchiste.*

*Mika Tu as peut-être raison...En tout cas, ce qui peut me rester de l'anarchisme, c'est mon incapacité à respecter les hiérarchies imposées et ma foi dans le cercle de l'égalité.*

Quand l'un de ses miliciens, Clavelín qui n'avait que quinze ans, est mortellement blessé lors des combats sur la colline de l'Aguila, elle se met à pleurer. Mera lui adresse alors une phrase acerbe :

*Allons, petite, cesse de pleurer : vaillante comme tu es, tu pleures ! Bien sûr, tu es femme après tout.*

Avec fierté, elle s'oppose à son mentor et lui répond avec un certain mépris :

*La phrase me cingle comme un fouet furieux qui me fait serrer les poings et me brûle au visage. Je lève la tête, tâchant de me calmer, cherchant une réponse écrasante, mais je parviens seulement à dire : C'est vrai, femme après tout, et toi, avec tout ton anarchisme, homme après tout, pourri de préjugés comme n'importe quel mâle.*

## Des églises brûlées, des curés arrêtés

Grâce à son environnement familial, elle a acquis un goût pour les arts et leur conservation. Elle s'insurge quand elle voit les églises brûlées par anticléricalisme :

*Vous savez, camarades, il y a de vrais trésors ici. Chaque morceau de bois peint vaut une fortune. C'est très vieux et jamais plus on ne referra rien de pareil. Quand la guerre sera finie, votre chapelle sera déclarée monument national et l'on viendra de partout la voir, même de l'étranger.*

Et en face de trois curés arrêtés par les miliciens, assis sur un banc devant la gare, elle s'apitoie :

*Sans le milicien armé qui les surveille on pourrait croire qu'ils attendent le train pour partir. Aucun ne prie. Ils ont l'air si lamentable que je rage de sentir ma vieille ennemie, la pitié, et la honte d'avoir toujours pitié, me prendre à la gorge.*

## Femmes et sexualité au front

Si elle ne consacre pas de chapitre aux femmes en général, elle les évoque au gré des circonstances et du quotidien au front.

Les premières qu'elle cite sont ces "*quelques femmes, certaines d'allure bizarre*" qui se trouvent dans les locaux du POUM aux premiers jours de la guerre. Très vite, elle apprend "*que ce sont des filles d'une maison close voisine qui viennent s'enrôler dans la milice.*"

Une certaine gêne et un dégoût s'affiche alors face à ces prostituées.

*Elles me ramènent loin en arrière, à un morne soir de Paris, dans le quartier de la Chapelle, rue de la Charbonnerie : je portais un ciré noir, ma lassitude d'une harassante journée de courses, et une valise pleine de *Que faire ?*, la revue de notre groupe qu'il fallait distribuer dans les kiosques. Une terreur enfantine me saisit, et lorsqu'une grosse brune marcha sur moi avec des gestes obscènes, je me mis à courir comme une folle, poursuivie très longtemps par les éclats de rire de ces femmes que dans nos discours anarchistes, alors que j'avais dix-huit ans, nous appelions "*nos soeurs les putains.*" Devant ces sœurs qui aujourd'hui viennent à nous, je ne me sens pas l'âme fraternelle. Rancune, peut-être même jalousie parce que nos camarades les couvent du regard.*

D'autres sont également une source de rejet : celles qui cherchent, à tout prix, à devenir les fiancées des miliciens ou les maîtresses des chefs afin d'obtenir, par procuration, un certain prestige, de l'ascension sociale ou qui essaient simplement de sauver leur vie en profitant de leur féminité.

Mais il y a "l'Abysinienne" :

*D'où venait cette Abisinia que j'avais trouvée parmi nous au retour de l'hôpital ? Elle avait la peau d'un brun presque noir, des yeux de jais et la tête couronnée de nattes aussi noires que ses yeux, d'où son surnom d'"Abysinienne", et elle avait seize ans – qui en paraissaient vingt. Grande, la poitrine haute, son bleu de milicienne n'arrivait pas à effacer sa taille de maja ni à dissimuler sa démarche balancée de fille des bas quartiers de Madrid. Elle chantait toute la journée *Ay Mari-Cruz, Mari-Cruz, maravilla de mujer...*, on la voyait se promener, esquisser un pas de danse, aborder un milicien, un autre avec toujours la même exigence : *Montre-moi comment ça se démonte, un fusil. Je sais le charger, mais pas le démonter, et un jour moi aussi j'en aurai un.**

Et aussi "Manolita la Fea" (la moche) :

*Oui, Mocheté. Je suis de la colonne Pasionaria, mais je préfère rester avec vous. Jamais ils n'ont voulu donner de fusils aux filles. On était bonnes pour la vaisselle et la lessive. J'ai entendu*

*dire que dans votre colonne les miliciennes avaient les mêmes droits que les hommes, qu'elles ne s'occupaient ni de lessive ni de vaisselle. Je ne suis pas venue au front pour crever, un torchon à la main. J'ai assez récuré de marmites pour la révolution !*

Sa réflexion sur la sexualité des autres femmes évolue après avoir vu toutes les atrocités que peut provoquer une guerre. À Madrid, elle croise une femme dans les rues et entame une discussion avec elle :

*"On n'a jamais fait autant l'amour ici, me dit une femme qui tient une grosse poule attachée par une patte à sa chaise. Cette poule, tiens, elle nous pond un œuf chaque jour. Je la sors prendre l'air dès que les obus cessent de tomber. Les filles de Madrid vont aussi pondre des tas de gosses...*

*A ce train-là, les pertes de la guerre seront vite comblées.*

*C'est toujours comme ça en temps de guerre, lui dis-je pour qu'elle n'ait pas honte de ses compatriotes. Les gens veulent vivre vite de peur de mourir..."*

### Incarcérée par la Guépéou

Après les journées de mai 1937 à Barcelone (la Contre révolution stalinienne) et la mise hors la loi du POUM, Mika est incarcérée par les staliniens et manque de connaître le même sort que nombre de ses camarades, éliminés par la Guépéou [4]. Elle échappe à l'exécution sommaire grâce à l'intervention de Mera, son ami et mentor [5] .

À sa sortie de prison, elle rejoint le groupe féministe libertaire, *Mujeres Libres*, participe aux combats jusqu'en juin 1938, lorsque les femmes sont renvoyées vers l'arrière. À l'entrée des troupes franquistes dans Madrid, elle parvient à leur échapper et à passer en France. Inlassable militante, après avoir participé aux événements de 1968, comme Mera, elle meurt à Paris en 1992.

Relire ainsi quelques souvenirs de Mika, comme ses échanges avec Mera, rajoute un goût amer à l'échec d'un (de leur) espoir partagé...

### Notes

[1] Éditions Denoël, Paris, 1975- Éditions Milena, 2014.

lire également : "La Capitana" d'Elsa OSORIO, Bibliothèque Hispano-Américaine. Editions Métailié 2014

[2] 12 Juillet 1936, six jours avant le coup d'État franquiste, Mika est à Madrid. Fin 1936, après la militarisation des milices, elle rejoint la 38<sup>e</sup> Brigade. Sa compagnie décimée dans de violents combats, elle intègre, avec le grade de capitaine, la XIV<sup>e</sup> division de l'Armée populaire espagnole, dirigée par Cipriano Mera de la CNT.

[3] Lire également : "Mémoires d'une femme dans la tourmente de la révolution espagnole : l'exemple de Mika Etchebéhère"- Mémoire de Master de Vanessa Auroy, Université Angers, 2013.

[4] Créée en 1922, elle remplaça la Tcheka. Elle joua un rôle important dans la révolution entreprise par Staline à partir de 1929, envoyant dans les camps gérés par le Goulag les saboteurs, les koulaks, les membres du clergé ou de l'ancienne intelligentsia. Elle fut intégrée en 1934 au Commissariat du peuple aux affaires intérieures (NKVD).

[5] Ironie du sort : quelques années plus tard, Mera sera à son tour victime d'autres commissaires politiques, mais cette fois-ci, de la CNT en exil... Lire "[Ma plus grande victoire a été la truelle](#)". [Cipriano Mera](#)